
Alain Gascon

Lewis, Ioan M. — *Understanding Somalia and Somaliland*

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Alain Gascon, « Lewis, Ioan M. — *Understanding Somalia and Somaliland* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 205 | 2012, mis en ligne le 16 avril 2012, consulté le 28 septembre 2012. URL : <http://etudesafriaines.revues.org/14353>

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://etudesafriaines.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://etudesafriaines.revues.org/14353>

Document généré automatiquement le 28 septembre 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Cahiers d'Études africaines

Alain Gascon

Lewis, Ioan M. — *Understanding Somalia and Somaliland*

Pagination de l'édition papier : p. 283-287

- 1 Ce nouvel ouvrage d'I. M. Lewis tranche sur les précédentes publications de l'auteur par sa brièveté : 139 pages. L'auteur, au cours de plus d'un demi-siècle d'activité, a accoutumé ses lecteurs à de très grosses sommes telle sa fameuse : *A Pastoral Democracy*, parue en 1961 et rééditée en 1999. Dans son livre : *Blood and Bone : the Call of Kinship in Somali Society*, paru en 1993, il évoque ses premières recherches dans le Somaliland alors colonie « Cendrillon » de l'empire britannique (p. 30). Avec son collègue, le regretté B. W. Andrzejewski, il a fondé les études somaliennes. On le connaît également pour avoir proposé une interprétation fonctionnaliste de la société somalienne résumée par la notion de « démocratie pastorale ». Victime de son apparente simplicité, on l'a étendue, sans trop de précaution, à l'ensemble de la Somalie à la recherche d'une grille de lecture d'une crise inexplicablement durable. En effet, la Somalie, dont tous les citoyens parlent à 99 % le somali et professent le même islam sunnite chaféite, n'est-elle pas le seul État-nation culturellement homogène, donc viable à nos yeux, d'Afrique subsaharienne ? Pourquoi n'a-t-il pas réussi alors qu'il avait tout pour réussir suivant les critères hérités du mouvement des nationalités du XIX^e siècle européen ? C'est là qu'intervient I. M. Lewis en tant que caution scientifique : les Somali, société segmentaire, sont, « par nature », incapables de dépasser l'horizon du clan ou du lignage et donc de se fondre dans un État qui, de plus, leur a été imposé par les colonisateurs.
- 2 La dislocation de l'État somalien, à la suite de la fuite du dictateur Siyaad Barre en 1991, et l'impossibilité à le reconstituer paraissent donner raison aux tenants d'une fatalité segmentaire additionnée de malédiction coloniale. I. M. Lewis est retourné au Somaliland où il a étudié comment, à l'aide des institutions traditionnelles, les anciens ont réussi à réconcilier les clans, les segments de clans et les lignages que la dictature avait dressés les uns contre les autres. Il a publié avec A. Y. Farah dans les *Cahiers d'Études africaines* les résultats de ses observations dans un article intitulé : « Making Peace in Somaliland »¹. Le pari de faire comprendre la Somalie et le Somaliland en 139 pages apparaît comme une gageure d'autant que le texte du livre, proprement dit, ne comporte que 108 pages. S'y ajoutent cinq annexes : les fédérations de clans, une bibliographie commentée, un glossaire, une chronologie et la diaspora et les réfugiés et un index. Formulons toutefois une réserve. Andrzejewski, par ses travaux linguistiques, et I. M. Lewis furent à l'origine de l'écriture du somali à l'aide des caractères latins. Or, le livre continue d'utiliser les graphies héritées des arabisants alors que le somali n'est pas une langue sémitique. Et en plus, chaque auteur à la sienne. Peut-être pris de remords, l'auteur a introduit l'orthographe somalienne dans son glossaire, enfin !
- 3 Le livre se divise en quatre chapitres de taille inégale. Le premier, « The People and their Traditions » précède une utile mise au point : « Colonial Rule and Independence : Nomads and Farmers, Socialism and War » qui occupe le centre de l'ouvrage. Le chapitre suivant, « The Collapse in Southern Somalia », donne un résumé très dense de la chronologie du désastre somalien alors que le dernier, « Somaliland and Puntland », présente une analyse géopolitique très fine des deux avatars possibles de la Somalie indépendante.
- 4 Dans le premier chapitre, l'auteur revisite les grands traits culturels des Somali, trop souvent présentés comme intemporels, et les remet dans le contexte de l'évolution des cinquante dernières années. Il reprend ses travaux d'avant l'indépendance et fait plus que les actualiser, il les relie au temps court de l'histoire d'aujourd'hui. Il rappelle d'abord que depuis 1990, au moins 2 millions de Somaliens ont quitté la Somalie, soit près d'un quart de la population totale². Vingt ans de guerre civile l'ont privée de ses éléments les plus jeunes et les plus entreprenants. Le conflit a donné un nouveau sens à l'opposition entre clans de cultivateurs et clans d'éleveurs nomades, ces derniers formant l'essentiel des milices des seigneurs de la

guerre. Toutefois, ils se sont souvent réconciliés pour s'en prendre aux hors-clans [*Midgan*] et surtout aux Bantous, anciens esclaves des plantations du Sud qui se sont enfuis jusqu'aux États-Unis (Minneapolis). Dans les débuts de la révolution, Siyaad Barre avait promu ces groupes méprisés et établi l'égalité des droits entre hommes et femmes, notamment dans le mariage et l'héritage. L'auteur rappelle que la tradition des unions « arrangées » a permis d'apaiser les rivalités claniques lors des conférences tenues au Nord. Il reprend dans le contexte actuel, les rivalités confrériques entre la Salihya, à laquelle appartenait *sayyid* Maxamed Cabdille Xasan³, et la Qadiriya, accusée de compromis avec les colonisateurs. Le *sayyid*, dont Siyaad fit le héros de l'indépendance, tua *aw* [cheikh] Uwways élevé au rang de saint par les fidèles de la Qadiriya. Le fond du conflit était, également, le culte des saints très populaire dans la Qadiriya. Il avait déclenché, en 1830, un *jihad* au cours duquel, le *soldaan* [sultan] extermina les habitants de la ville de Bardheere. Or, à partir des années 1980-1990, Siyaad, qui ne pouvait rien refuser aux Saoudiens, autorisa l'entrée de missionnaires wahhabites farouches opposants au culte des saints (p. 20) et à la consommation du *qaat* [*khât*]⁴.

- 5 Le deuxième chapitre tente d'expliquer pourquoi les Somaliens n'ont pas réussi à constituer un État : « They were a nation, not a state, although they possessed the cultural prerequisites for statehood » (p. 27). Lewis refuse les explications simplistes et retrace les étapes du partage (1880-1941), partage continué sous l'égide de l'ONU de 1950 à 1960, puis de l'union inachevée qui entraîna la prise du pouvoir par Siyaad Barre. Il note que les colonisateurs jouèrent à fond les oppositions claniques et confrériques et qu'ils menèrent des politiques très différentes. Au Somaliland, la « Cendrillon » de l'empire britannique, il n'y eut aucun peuplement mais des garnisons comme à Djibouti, au Kenya ou dans l'Ogaden éthiopien, alors que les Italiens s'étaient engagés dans de grandioses travaux hydrauliques encadrés par une colonisation démographique. Revenus dans « leur » Somalie avec un mandat de l'ONU en 1950, ils la préparèrent mieux que les Britanniques, à l'indépendance. L'auteur confirme ce qu'ont écrit G. Rossi et J. H. Spencer à propos de l'échec de la Grande Somalie qui visait à regrouper tous les Somali dans un même territoire, sous protectorat britannique : « The Colonial Office took on this pro-Somali mantle while the Foreign Office favoured Ethiopia » (p. 33). Ajoutons que les Somali du Kenya en étaient exclus tandis que les Afar de la côte française des Somali y étaient rattachés et que Français et Soviétiques y étaient opposés. Avec beaucoup de lucidité, Lewis rappelle qu'en 1960 l'union entre les parties anglaise et italienne de la Somalie indépendante fut moins le fruit d'un compromis que d'un coup de force : « At least half of the northerners rejected the union of the two halves of the republic a year after it had been formed » (p. 35). Dès 1961, commença la litanie des coups d'État... et la fuite en avant d'un régime parlementaire de plus en plus dépendant d'alliances de fractions. Il s'investit dans le pansomalisme se coupant de tous ses voisins et prépara ainsi la prise du pouvoir par le général Siyaad Barre.
- 6 On connaît, de l'intérieur grâce aux romans de Nuruddin Farah, la dictature du « général aux 99 noms », d'*Afweyne* [grande gueule], « du maire de Mogadiscio » comme on le surnommait à la fin de son règne. Le livre emporte la décision quand il montre comment le dictateur continua à exercer un pouvoir « à la soviétique » même après avoir rompu avec l'URSS, adhéré à la Ligue arabe et s'être rapproché de l'Arabie saoudite. En 1978 la défaite devant l'Éthiopie, appuyée par l'URSS et Cuba, portait en germe la radicalisation de la dictature.
- 7 L'analyse, développée dans de précédents ouvrages, du rétrécissement de la base clanique et donc territoriale du pouvoir de Siyaad est mise en perspective avec le démembrement actuel de la Somalie. On y trouve déjà les lignes de fractures qui déchirent l'État (Somaliland, Puntland, « Riverine State ») et les acteurs/prédateurs (ex-généraux, hommes d'« affaires », trafiquants, seigneurs de la guerre tour à tour, familiers du général, opposants puis ralliés, stipendiés par la diaspora et/ou la CIA, soutenus par Djibouti, l'Éthiopie, l'ONU, l'Union africaine).
- 8 L'incroyable gâchis qui a conduit à l'implosion de l'ex-Somalie italienne fait irrésistiblement penser à l'Irak ou à l'Afghanistan après les interventions censées y apporter la démocratie ! Lewis n'a pas de mots assez durs pour stigmatiser l'étrange alliance de seigneurs de la guerre, appuyés par la diaspora de Nairobi et rétribués par la CIA⁵, qui a rendu le gouvernement fédéral de transition (GFT) impopulaire au point que la population de Mogadiscio a accueilli

les tribunaux islamiques en libérateurs. Ils y ont rétabli l'ordre, remis en marche le port et l'aéroport et réprimé les pirates, mais ont voulu y imposer leur ordre moral, en dépit de l'islam somalien. On connaît la suite : l'intervention des Éthiopiens, à la demande des États-Unis et avec la bénédiction de l'ONU, de l'UE et de l'UA, qui a dévasté la capitale, ruiné ce qui restait d'activité économique et provoqué la recrudescence de la piraterie. Au début 2009, l'Éthiopie a rapatrié son contingent, Cabdillaahi Yusuuf, président du Puntland et du GFT, a démissionné. Marqué par trente ans de soutien éthiopien, compromis avec les seigneurs de la guerre et impliqué, dit-on, dans la piraterie, son échec à rassembler les Somaliens était prévisible, mais il avait su plaire aux « faiseurs de paix » internationaux. Quand on lit Lewis, on comprend que l'héritage — quarante ans de dictature, d'alliances contre nature, de violence, de banditisme — empoisonnera longtemps la vie des héritiers. Ainsi Shaykh Sharif Shaykh Axmed, le nouveau président du GFT, pourtant issu des tribunaux islamiques, se heurte-il à la résistance farouche des *Shabaab* [jeunes], les miliciens des tribunaux. Chacun, depuis lors, est en quête d'appuis, d'alliés, de fonds, d'armes et de soutiens internationaux, donnant ainsi à Al-Qaïda l'occasion de se réclamer leur protecteur.

9 Dans ce tableau très noir, Lewis aperçoit une éclaircie au Somaliland : « The power of home-made democracy » (p. 93). Il montre, de façon très convaincante comment, avec le seul soutien de sa diaspora et ignorées par la communauté internationale — peut-être était-ce la condition nécessaire au succès ? —, les autorités somalilandaises ont reconstruit un État, son économie, ses institutions et une identité nationale. Ils ont apaisé les conflits claniques en convoquant les anciens à la conférence de Boorama. C'est le dernier Premier ministre de la Somalie démocratique, Maxamed Haaji Ibrahim Ceegal, qui fut élu président du Somaliland et, à sa mort, l'élection de son successeur, Dahir Riyale Kahin, se déroula dans le calme. Certes, des difficultés demeurent, notamment à la frontière avec le Puntland, mais il faut lever les obstacles de la reconnaissance internationale. L'auteur épingle avec raison l'incroyable réticence de la communauté internationale comme jalouse de cet État capable de se reconstruire de lui-même, en dehors des intrigues et des combinaisons de ces milieux. Il rappelle que la Ligue arabe nourrit une suspicion systématique vis-à-vis des Somali qui parlent et écrivent (avec des caractères latins) une langue différente de celle du Prophète et professent un islam si particulier. Cet anathème dissimule l'hostilité commune à l'Égypte et à Djibouti à l'encontre d'un État qui offre avec le port de Berbera un débouché supplémentaire à l'Éthiopie qui dépend de Djibouti pour 80 % de son commerce et où le Nil bleu prend sa source. L'UA récuse un État qui restaure des frontières coloniales honnies dont, pourtant dès 1963, elle a reconnu l'intangibilité, alors qu'elle a admis en son sein, comme l'ONU, l'Érythrée, autre entité coloniale.

10 Qu'on me comprenne bien, le livre d'I. M. Lewis est bien plus qu'un chaleureux plaidoyer pour la Somalie, les Somali ou l'indépendance du Somaliland, c'est surtout un travail aux critères scientifiques indéniables. Ses analyses géopolitiques, les situations qu'il dénonce et les solutions qu'il avance s'appuient sur une très grande rigueur qui ne l'empêche aucunement de montrer ses sympathies, tout en conservant sa lucidité. En un mot, il ne cherche pas à distinguer les « bons » des « méchants », mais il s'efforce de présenter un examen critique d'une situation humaine, trop humaine. Ce petit ouvrage montre qu'il n'est pas de crise qui soit insaisissable ou incompréhensible.

Notes

1 M. Djamaet A. Gascon (dir.), *La Corne dans tous ses États*, XXXVII (2), 146, 1997, pp. 349-378.

2 9 millions : *Population et Sociétés*, 436, juillet-août 2007. Selon Lewis (p. 1), on compte, au total, 8 millions de Somali (locuteurs du somali) dans la Corne : son estimation est trop basse. L'Éthiopie comprend 4,5 millions de Somali (*Central Statistical Agency*, 2007) et il y en a près d'un million, en tout, à Djibouti et au Kenya. Parmi les Somali des États limitrophes, une part importante sont des réfugiés.

3 Membre de l'ordre de l'Ahmadiya (p. 19), de 1899 à 2001, il combattit les Anglais (qui le surnommèrent *Mad Mullah*) aidés par les Italiens et les Éthiopiens.

4 *Catha edulis* Forsk : stupéfiant « brouté » (mâché) par les hommes l'après-midi. Trompe la faim, l'ennui, le désœuvrement, etc.

5 « Their own alternative gang, the CIA-backed coalition grandly named the “Alliance for the Restoration of Peace and Counter-Terrorism” », p. 85.

Référence(s) :

LEWIS, Ioan M. — *Understanding Somalia and Somaliland. Culture, History, Society*. London, Hurst & Company, 2008, 139 p., bibl., gloss., index.

Pour citer cet article

Référence électronique

Alain Gascon, « Lewis, Ioan M. — *Understanding Somalia and Somaliland* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 205 | 2012, mis en ligne le 16 avril 2012, consulté le 28 septembre 2012. URL : <http://etudesafriques.revues.org/14353>

Référence papier

Alain Gascon, « Lewis, Ioan M. — *Understanding Somalia and Somaliland* », *Cahiers d'études africaines*, 205 | 2012, 283-287.

Droits d'auteur

© Cahiers d'Études africaines
